

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 42

Artikel: La lumière en médecine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197127>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Biel, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Remontrances de la chaire.

En parcourant, l'autre jour, le *Bulletin du Grand Conseil* de 1897, nous tombâmes par hasard sur la séance au cours de laquelle le Conseil d'Etat fut assez vivement interpellé au sujet de ce passage du mandement du Jeûne fédéral :

Il y a nombreux indifférents qui se contentent d'un culte hypocrite. Combien d'autres, se disant esprits forts, nient tout sentiment religieux : n'a-t-on pas entendu dernièrement, au sein des Conseils de la nation vaudoise, des voix s'élèver non seulement contre notre chère Eglise nationale, mais encore contre toute Eglise quelconque.

L'auteur de l'interpellation — qui estimait être personnellement visé — disait en substance : « Je conteste au Conseil d'Etat le droit » de critiquer dans une chaire d'église les opinions de qui que ce soit. Les opinions individuelles échappent au contrôle du Conseil d'Etat. La Constitution fédérale déclare d'ailleurs la liberté de conscience inviolable. »

Ceci est parfaitement vrai, au fond ; le mandement du Jeûne doit revêtir, nous semble-t-il, un tout autre caractère.

D'un autre côté, il ne faudrait cependant pas être trop sévère envers le Conseil d'Etat. Considérant attaqué par les journaux de l'opposition, contrôlé dans les moindres actes de son administration et en butte à toute espèce de critiques, il semblerait équitable de lui accorder la faculté de pouvoir gronder ses administrés une fois l'an au moins. Ce ne serait là qu'une compensation bien naturelle.

Et puis les mandements d'aujourd'hui ne sont que de l'eau de rose en comparaison de ce qui se passait au XVII^e siècle, dans les cantons réformés.

A cette époque, nous dit un historien, le culte public n'était pas comme aujourd'hui restreint aux questions purement religieuses ; la chaire devenait une tribune où toutes les questions de la vie présente se trouvaient agitées. Les pasteurs entretenaient leur auditoire de tous les sujets qui alimentent aujourd'hui la presse quotidienne : Elections, impôts, instruction publique, bienfaisance, brigues, affaires d'argent, paix et guerre, tout prenait place dans la bouche des prédicateurs.

La censure morale ne connaissait aucune acceptation de personne, et, depuis le souverain, ami de la république jusqu'au plus humble artisan, toutes les classes de la société étaient impitoyablement fustigées.

Et de nos jours encore, combien de pasteurs de la Suisse romande s'en donnent à cœur joie dans leur sermon du Jeûne pour réprimander d'importance leurs brebis infidèles et les ramener au berceau. Tous les faits blâmables de l'année sont passés en revue, et cela sous une forme telle que, sans désigner personne, chacun puisse prendre la part qui lui revient.

Aussi n'est-il pas rare d'entendre nos campagnards se dire entre eux, tout en se reprochant leurs petits méfaits : « Gare ! tu auras ton affaire au sermon du Jeûne ! »

Ces braves gens ont, du reste, pour la plupart, la conviction que le pasteur a le droit « de tout dire » ce jour-là, et c'est accepté. Aussi

n'est-ce point sans un certain souci que ceux qui ont quelque poids un peu lourd sur la conscience se rendent au sermon du Jeûne.

L. M.

Le Tokay et les vins de France.

En annonçant que l'empereur d'Autriche vient d'envoyer à la nouvelle reine de Hollande plusieurs bouteilles du premier vin de Tokay obtenu cette année, les journaux autrichiens vantent, comme unique au monde, le célèbre vignoble. — On sait que celui-ci, situé en Hongrie, comprend une superficie de 7 ou 8 lieues carrées, dont l'empereur d'Autriche possède une partie.

A cette occasion, le *Petit Parisien* riposte, — affaire d'amour-propre national : « Que ce vignoble produise une boisson des plus exquises, dit-il, ce n'est pas douteux, mais le Tokay mérite-t-il d'être appelé le roi des vins ?... C'est affaire de goût ». Et il s'empresse de citer ce passage tiré du *Voyage en Hongrie* de l'Anglais Townson : « Le Tokay est sans conteste très bon, mais pas assez, selon moi, pour le prix qu'il coûte ; si ce n'était sa rareté, mes compatriotes préféreraient sans doute du bon vin de Bordeaux ou de Bourgogne, qui ne coûte guère plus d'un quart du Tokay. »

Et le *Petit Parisien* ajoute :

Voilà un hommage mérité rendu à notre pays. M. de Bismarck, qui ne se plaisait guère à en dire du bien, pensait de même. On a une lettre de lui, datée de 1865, où, après une excursion à travers les vignobles du Bordelais, il exaltait les mérites de nos vins en termes enthousiastes. Mais l'empereur d'Allemagne, Charles VI, avait encore poussé plus loin l'amour de nos crus, si on en juge par cette mention trouvée dans les notes de caves de ce souverain :

« Donné à l'Empereur, pour boire avant de se coucher, tous les soirs, douze pintes de vin de France. »

Ce monarque n'eût donc certainement pas trouvé excessif le fameux hommage rendu un jour à l'un de nos meilleurs clos, celui de Vougeot. Au cours d'une marche militaire, des troupes évoluaient de ce côté ; le duc d'Aumale, alors colonel, qui les commandait, leur donna l'ordre de porter les armes en passant devant ce vignoble, qui a une réputation universelle. Ainsi, le célèbre clos eut les honneurs militaires. On applaudit beaucoup à cette petite manifestation, d'une bonne humeur vraiment française.

Tandis qu'en France on est embarrassé quand il s'agit de dresser la liste des vignobles célèbres, tant ils sont nombreux, on n'en cite guère à l'étranger qu'une petite quantité. Les plus fameux sont le Johannisberg, en Allemagne ; le lacryma-christi, en Italie ; le xérès et l'alicante, en Espagne ; le porto, en Portugal ; le tokay, en Autriche-Hongrie.

Tous les poètes ont célébré le lacryma-christi, mais surtout à cause de son nom bizarre. Quelle fut l'origine de cette appellation ? Les uns l'ont attribuée aux « larmes » que la peau très fine du raisin laisse échapper après sa maturité ; les autres, et parmi eux les vigneronnes de la Somma, rappellent la légende d'après laquelle le premier pied du plan précieux serait né d'une larme que le Christ

laisse tomber sur la terre en montant au ciel. Quoi qu'il en soit, le lacryma-christi est un excellent vin muscat qui se récolte principalement sur les terrains volcaniques du Vésuve, du côté de la mer. On en offrait un jour à un voyageur allemand qui, infidèle à la bière nationale, s'écria avec un accent de tendre reproche :

— Plût au ciel que le Christ pleurerait ainsi dans mon pays !

Il oubliait, dans son délire, le Johannisberg. Ce cru est situé dans la province de Hesse. Les vignes couvrent une colline élevée, sous laquelle des excavations ont été creusées pour loger les tonneaux de vins.

Mais si grandes que soient les caves de Johannisberg, elles ne peuvent être comparées au caveau municipal de Brême où, dans d'énormes fûts, on conserve une provision sans cesse renouvelée du grand cru allemand. La cave de Brême compte près de trois siècles d'existence. Le vin qu'elle contient ne se vend jamais à quiconque n'est pas bourgeois de la ville ; les bourgmestres seuls sont autorisés à en tirer quelques bouteilles pour les adresser comme don aux souverains. Par exception, toutefois, on en envoyait chaque année à Goethe, au jour de sa fête.

Mais il paraît que le poète allemand lui préférait notre pommard.

La lumière en médecine.

Après l'eau, après l'air, voici la lumière qui entre en lice, comme moyen thérapeutique. C'est un médecin danois, le docteur Niels R. Finsen, qui, après une consciente étude de l'action de la lumière sur l'organisme sain et malade, a vu tout le parti qu'on pouvait tirer de l'application méthodique de la lumière à la guérison de nombre de maladies.

Le XIX^e siècle donne les intéressants détails qui suivent sur les expériences fort concluantes du docteur Finsen, qui est actuellement à la tête d'un institut spécial où tout ce qui touche à la « photothérapie » — c'est le nom de cette nouvelle branche de la thérapeutique — est l'objet d'études très approfondies :

L'influence bienfaisante de la lumière solaire sur l'organisme n'est plus à établir. Il est de notoriété courante que, dans bien des cas, des « bains » de soleil constituent la meilleure des médications.

C'est dans le traitement du lupus et de l'éruption variolique que le docteur Finsen a tenté jusqu'ici l'application de la photothérapie. Voici ce qui en est au sujet de la variole :

On sait que les pustules de la variole, chez les individus non vaccinés surtout, laissent souvent des cicatrices d'autant plus hideuses qu'elles ont pour siège les parties les plus découvertes du corps, la face et les mains. Voilà une particularité qui tendrait déjà à elle seule à démontrer le rôle néfaste de la lumière du jour dans l'évolution de cette maladie. Cette action spéciale semble d'ailleurs avoir été très anciennement connue. Déjà un médecin du dix-huitième siècle, Fouquet de Montpellier, rapporte que de son temps « on revêtait les petits varioleux de drap écarlate et qu'on les tenait dans des lits fermés de rideaux de la même étoffe, à peu près comme il est rapporté qu'on le pratique encore au Japon ».

Ce n'est qu'en 1893 que M. Finsen ressuscita ce procédé en proposant de traiter les varioleux dans des chambres où la lumière ne pénétrerait que tamisée par des rideaux rouges. Expérimentée aussi

tôt par un certain nombre de médecins scandinaves, la méthode se révéla des plus efficaces. C'est ainsi qu'en janvier 1894, M. Feilberg, médecin en chef de l'hôpital de Copenhague, l'appliqua avec un entier succès à onze malades, dont huit étaient gravement atteints. Dans aucun cas la fièvre et la phase de suppuration ne sont apparues et tous les malades ont quitté l'hôpital sans présenter de cicatrices.

En résumé, il ressort de ces exemples que par l'exclusion de certaines radiations lumineuses on met les varioloses dans des conditions de résistance plus considérable à l'infection.

Le traitement en tous cas est à la fois simple et facile ; écrans de verre rouge sur les fenêtres, rideaux rouges autour du lit, globes rouges autour des lampes et — précaution indispensable — ne pas exposer les malades, même pendant de très courts instants, à la lumière du jour jusqu'à ce que les véruelles soient complètement desséchées.

La passion

au Théâtre de la place du Tunnel.

Un théâtre ambulant, d'un caractère tout particulier, a été installé dernièrement sur la place du Tunnel, à Lausanne. Chaque jour on y donne une pièce intitulée : *La passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*, drame en 15 tableaux, dont tous les rôles sont remplis par des personnages bibliques, tels que Jésus-Christ, la Vierge Marie, Pilate, Judas, Marthe, un ange, etc. Les quinze tableaux représentent toute la scène de la *Passion*, depuis le Baiser de Judas jusqu'à la Résurrection.

Ce genre de représentation a pu paraître étrange à un certain nombre de personnes. Il nous reporte en effet vers le moyen-âge, c'est-à-dire à la fin du XV^e et au XVI^e siècle, où l'on jouait les *mystères*, espèces de drames religieux, représentés le plus souvent en plein air. Au temps de la Réformation, l'Eglise se servait de ce genre de spectacle comme moyen d'éducation et de prédication. C'était une mise en action, sous les yeux des fidèles, des principaux épisodes des Evangiles, entre autres la naissance et la passion du Sauveur.

Lorsque le réformateur, Théodore de Bèze, l'ami et le successeur de Calvin, était professeur à l'Academie de Lausanne, récemment fondée, et où il resta neuf ans, il composa pour ses étudiants son drame, *Le sacrifice d'Abraham*, qu'ils jouèrent en 1550.

« La meilleure scène de ce drame, nous dit M. Philippe Godet, dans sa très intéressante *Histoire littéraire de la Suisse française*, est celle où Abraham enlève Isaac à sa mère. Celle-ci redoute quelque danger mystérieux, et un dialogue rapide s'engage entre les époux :

- C'est quelque entreprise secrète ?...
- Mais telle qu'elle est, Dieu l'a faite.
- Il n'ira jamais jusque-là...
- Dieu pourvoira à tout cela.
- Mais les chemins sont dangereux...
- Qui meurt suivant Dieu est heureux.

Les perplexités du père, au moment du sacrifice, le combat qui se livre en son âme, les doutes qui le viennent assaillir, sont rendus avec une énergie poignante.

C'est sans doute à Théodore de Bèze, ajoute M. P. Godet, que l'on doit la première de ces représentations d'étudiants, devenues si fréquentes dans nos Académies et qui sont une part de notre vie littéraire. »

L. M.

Tsachâo et lâivrâs.

Quand l'est qu'on medzè ti lè dzo dâi truffès boulaitès avoué dè la campouâta et dâo bouli àobin dâo bacon, cein vo fâ pliliési dè croussi on iadzo on fin bocon et onna bouna lâivra est adè 'na bouna lâivra !

Po que séyant destra bounès, faut pas lè couairè coumeint on bocon dè bouli, mà on copè la bite pè galès quartâi qu'on fâ godzi tandi cauquies dzo dein 'na toupena avoué dâo vin rodzo, pu on lè met mitenâ dein lo tuffy avoué cé vin et on fabrequé 'na sauça avoué dâ la cranna et on moué d'autrè bougréi qu'on mèllié dein lo resto et quand tot cein a bin borbottâ, on pâo s'en reletsi lè pottès bin adrâi, kâ cein est rudo bon.

Mâ, po avâi 'na lâivra, faut étrè tsachâo et avâi ôn permis ; pu, n'est pas onco lo tot : faut savâi bin meri quand y'ein a iena que frinné permî lè z'adzes et lè bossons, kâ, ciliâo bitès n'atteindont pas qu'on aulé lâo mettrè dè la sau dezo la quiua et faut sè mettrè ein jou quand faut.

L'ai ai assebin tsachâo et tsachâo ; lè z'ons sont dâi tot fins po maniyi on pétairu et l'ai vont po tot dè bon ; mà y'ein a dâi z'autro, que ne sariont papi fottu dè férè on carton à on abbayi, et que preignont tot parâi dâi permis ; mà n'est rein què po la braga et po férè à vairè ài dzeins que sont dâi crânes zigues ; assebin ciliâo z'iquie revignont soveint à l'hotô avoué rein, kâ onna lâivra lâo passérâi bin eintremi lè tsambès que ne sariont papi serrâ lè piautès, tant l'ont poaire.

Adon, quand vollaront allâ tsassi, sé lâivont dè grand matin et mettont 'na carletta, onna veste ein futaine, qu'a dâi fattès que tignont tota la drobillure dè derrâi, tot coumeint ciliâo dâi couastro, pu mettont dâi grantes gamachès que vont tantqu'ia la copetta et lè vouaïque via avoué lo chernier et lâo fusi. Mâ, crâidèso po petrè què ciliâo tsachâo que vo dio, s'escormantsont à farfouilli permî lè prâ et à forradzi permî lè bou ! Nefâ : vont tot bounameint s'einfâttâ dein 'na pinta d'on veladzo pas trâlien et io quartettont tota la matenâ, et quand l'ont bin dinâ, djuïont ào binocle et l'après-midzo sè passé dinse ; adon, revignont tsau pou à l'hotô, mà, dévant dè reintrâ à la barqua, vont queri tsi on boutsi àobin io que sai 'na lâivra que l'ont atsetâi d'avance lo dzo dévant et la montront à lâo fennès ein lâo de-

seint :

— Vouaitie-vai la balla lâivra que y'e tiâ hoai ! hein ! ne vè jamé à la tsasse por rein, mè !

Et la fenna est tota conteinta.

Lo grand Sami fasâi dinse. Onna né que s'etâi ramenâ à l'hotô avoué 'na lâivra que l'avâi tiâ à « porte-monnaie portant », coumeint diont, la fenna l'a ressi po allâ passâ la veillâ tsi lo syndico que lè z'avâi invitâ. Et l'ai sont zu. L'ont dévezâ dè cosse et dè cein, pu lo syndico sè met à derè :

— Dis-vai, Sami, compto que te mè garderé on bocon dè cilia lâivra que t'as atsetâ tsi lo boutsi d'amont !

— Coumeint ! te l'as atsetâ ! l'ai fa sa fenna, et porquiet m'as-tou de que te l'avâi tiâie à la tsasse, tsancro dè dzanliâo que t'è ! atteinds pi !

Di bio savâi, lo Sami est venu rodzo coumeint on pavot d'ourè qu'on savâi l'affère, et l'a du bon grâ, maugrâ avouâ la frinma quand l'assesseu l'ai eût de que l'etâi lâo serveinta, que sè trovavé tsi lo boutsi quand payivâ la bite, et que lâo zavâi cein redipetta.

Maraudage.

Le *Nouvelliste vaudois* rappelait l'autre jour le tourniquet que la ville d'Aubonne avait fait construire, au temps de L. L. E. E. de Berne pour punir le maraudage dans les vignes. Nous ajouterons que ce moyen de répression avait été mis en usage non seulement à Aubonne, mais dans plusieurs autres localités, temoin ce que nous raconte M. L. Favrat, dans l'énumération des *surnoms des communes vaudoises*, pour ce qui concerne Grandson :

Du temps de L. L. E. E., dit-il, le Conseil de ville, pour arrêter le maraudage dans les vignes, décida de faire construire une cage de fer de forme cylindrique, avec des manivelles aux extrémités, et assez grande pour qu'un homme y pût entrer. Ordre fut donné d'y mettre les maraudeurs et de les y tourner jusqu'à ce qu'ils fussent tout étourdis, *canque füssont tot étordo*, ou du moins jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le corps du délit.

Le maréchal de commune fut donc chargé de confectionner la dite machine, soit tourniquet, comme on l'appelait. Or un jour le garde-champêtre prit un vieux bouc en flagrant délit de marauder et il fut décidé qu'il y passerait comme les autres. Deux forts lurons saisirent l'animal qui faisait résistance, le lièrent dans la cage et le tournerent bien et dûment. Mais le châtiment exécuté le bouc était hors d'état de nuire ; il était sans vie. Telle est la légende ou du moins la version qu'on a communiquée, et d'où est venu le surnom de *vire-bocan*, donné autrefois aux gens de Grandson.

On sait d'ailleurs que chaque commune vaudoise avait son surnom provenant de quelque fait arrivé dans la localité et pouvant prêter à la critique ou au persiflage. Le *Conteur Vaudois* a publié dans le temps la liste de tous ces surnoms, d'après les recherches longues et minutieuses faites à ce sujet par L. Facrat.

Ce qui précède nous remet en mémoire un cas de maraudage bien plus récent, et qui aurait pu, s'il s'était présenté sous le régime bernois, mettre au tourniquet, non le maraudeur, mais le garde-champêtre lui-même.

C'était aux environs de Sion, quelques jours avant les vendanges. Un garde-vignes, après s'être assuré que personne ne l'observait, se mit à cueillir les plus belles grappes qu'il était chargé de surveiller et en remplit ses poches. Un propriétaire voisin, qui avait observé la chose, passe dans la vigne contiguë à la sienne, et se baissant tout juste assez pour être vu du garde-vignes, remplit ses poches de feuilles. L'agent s'approche du délinquant, et après lui avoir adressé une verte mercuriale, le conduit au poste de police.

Arrivé là, nouvelle remontrance du garde, qui cherche à faire comprendre au coupable tout ce qu'il y a de honteux dans la conduite d'un propriétaire de vignes, qui pourrait vendanger à son aise sur son terrain, et qui préfère marauder sur la vigne d'autrui. Le soi-disant coupable laisse dire et se voit condamner à l'amende.

Mais, fait-il tout à coup, avant de m'exécuter, je prierai monsieur le garde de bien vouloir vider ses poches, après quoi je viderai les miennes.

Le malheureux garde obéit !

Le propriétaire injustement accusé, eut l'âme assez bonne pour ne pas ajouter à sa confusion en lui retournant son sermon. L. M.

Chapeau neuf.

M. Manillou va sortir pour ses affaires, il fait un soleil superbe.

— Donne-moi mon chapeau neuf, dit-il à sa femme.

— Ton chapeau neuf ! s'écrie Mme Manillou ; pourquo faire ?

— Pour sortir, parbleu ! Si j'ai acheté un chapeau, c'est pour m'en servir.

— Le vieux est encore bon.

— Il est hors d'usage ; les poils sont rougis par le temps, usés par places ; je ne peux plus le mettre.

— Le soir, à la lumière, cela ne se voit pas, dit Mme Manillou.

— Il est deux heures de l'après-midi.

— Prends ton chapeau neuf, dit Mme Manillou avec un soupir. J'espère que tu en auras soin.

— Je ne suis pas un enfant.

— Les hommes sont si peu soigneux ; un chapeau de quatorze francs !

— Les tiens coûtent davantage.

— C'est cela ! reproche-moi ce que je dépense,